



La perception du risque dans la société de la peur

Article paru dans « Cahier Espaces n°85 »,
Didier Heiderich

La perception est "l'acte par lequel un individu, organisant immédiatement ses sensations, les interprétant et les complétant par des images et des souvenirs, s'oppose un objet qu'il juge spontanément distinct de lui, réel et actuellement connu de lui." André Lalande.

Notre monde occidental a fortement muté ces dernières décennies. Plusieurs champs de la société post moderne interviennent frontalement sur le tourisme et les loisirs. En premier, le risque et la peur qui en découle. L'évidence met en exergue l'imprévisible et l'incertitude, généralement traduit dans l'univers touristique comme le risque d'accident, d'incident, de désorganisation et de crises. Du plaisir à l'inquiétude et de la peur à l'angoisse, la perception agit comme un miroir déformant qui peut influencer des individus comme des populations dans leur choix en matière de tourisme et de loisirs.

Mais les individus ne sont pas les seuls soumis au stress du risque dans le tourisme et les loisirs. Les organisations sont aujourd'hui prises au piège du risque : accident, incident, simplement mauvais temps, mais aussi risque social, commercial et financier.

Enfin, le dernier champ que nous allons explorer est la conséquence radicale de notre victoire sur le temps : la transition de la subordination au temps à la tyrannie consentie du temps. Nous voulons tout et tout de suite, avec la peur de ne pas profiter au maximum de l'instant, nouvelles sources d'angoisses et de peurs qui ont également des conséquences sur les activités touristiques.

De l'inquiétude à l'angoisse

Depuis Pasteur et le vaccin de la rage, la prévention des risques n'a fait qu'évoluer jusqu'à instituer la culture du risque zéro. Démentie dès la fin des années 90, cette culture est ancrée dans notre société où l'espérance de vie ne cesse de croître. Il n'en reste pas moins que les individus sont confrontés aux risques non maîtrisés. Face au risque, l'individu réagit en fonction de sa propre histoire tout comme aux stimuli induits par son environnement social. Mais dans un monde globalisé, médiatisé - sur fond de sensationnalisme - et dématérialisé, il est difficile de se positionner face à sa propre réalité. A travers le prisme des médias, les crises envahissent la réalité pour en modifier la perception donnant parfois aux événements lointains ou peu probables plus de consistance que le quotidien. L'inquiétude, la peur et l'angoisse trouvent ici leurs fondements dans la lumière aveuglante de faits sur représentés. Et la réalité corrompte pèse sur les choix et les comportements des touristes.

Des sociologues comme Ulrich Beck¹ considèrent que nous vivons dans une société de la peur ancrée dans la société du risque. « Faut-il avoir peur de l'avion ? ». La réponse rationnelle est forcément négative ou plutôt presque négative car le risque d'accident d'avion existe, même s'il est très faible. Il en va de même pour la plupart des autres risques liés au tourisme et aux loisirs. Le problème de la peur réside dans sa perception. Dans une période où

¹ Ulrich Beck, « La société du risque », Aubier, 2001

un accident d'avion fait la une des médias, cette peur augmente considérablement dans l'esprit de nos concitoyens. L'émotion soulevée par le nombre simultané de victimes, la surabondance d'informations, la proximité lorsque les victimes sont de notre nationalité, la vision de l'angoisse des familles qui attendent dans l'aéroport, se justifient, tout comme l'angoisse qui peut en découler. Car l'angoisse et la peur ne trouvent pas leurs racines dans l'objectivité. L'accident de Charm el-Cheikh nous en montre l'exemple par la déferlante de critiques concernant la sous-traitance dans le transport aérien. Si on considère une donnée objective et rationnelle « tous les avions sont soumis à des contrôles techniques selon les normes internationales », la subjectivité l'emporte par l'émotion transmise par des médias en quête de sensationnel. L'incident d'avion soulève très logiquement plus d'émotions que les morts, pourtant répétés, sur les routes d'un week-end pascal. Pourquoi ? Parce que l'accident de voiture est familier, bien plus que d'autres accidents. La prise de risques non familiers est plus propice à provoquer la peur. De plus, la peur est un facteur émotionnel fort, transmissible de proche en proche, dont l'entretien est aisé. La puissance psychologique et sociale de la peur est tel que certains politiques peu scrupuleux et spécialistes de la manipulation de masse n'hésitent pas à bâtir leur pouvoir par la promotion de la peur.

Il est temps de distinguer l'inquiétude, la peur et l'angoisse. L'inquiétude est un élément contingent nécessaire à la vie. Sans l'inquiétude, la vie s'ordonnerait au jour le jour. L'inquiétude est le carburant du lendemain, celui qui nous pousse à nous lever le matin pour nous bousculer dans le métro ou patienter dans les embouteillages. L'inquiétude peut donc être un levier par lequel il est possible de faire passer un individu à l'acte : en cela, l'inquiétude est positive, utile. L'inquiétude accepte des réponses rationnelles. Il s'agit de soulever les obstacles qui s'opposent au choix d'un voyage, d'une destination, d'un loisir pour ne laisser place qu'au plaisir. L'inquiétude entre parfaitement dans une dynamique évolutive, pousse par stimuli l'individu à s'extérioriser tout comme la société à évoluer. La peur est différente. Elle appartient à l'empirisme perceptif, au semi conscient et développe de puissants mécanismes physiques et cérébraux destinés à nous permettre de réagir soit dans l'instant, soit de mobiliser des moyens pour modifier les éléments à l'origine de la peur. La peur possède une part d'instinct. Elle est difficile à combattre car la peur est une affaire de perception fortement individualisée lorsqu'il s'agit de prescience, d'anticipation, d'événements à venir comme, par exemple, la préparation d'un voyage. Dans ce cas, la peur dépend de l'histoire de chaque individu, pour certains elle est une motivation, pour d'autres, moins préparés, elle laisse place à l'angoisse. L'angoisse, qu'il faut distinguer, est le prolongement aliénant de l'inquiétude et de la peur. La peur s'efface lorsque l'objet qui en est à l'origine disparaît. Il n'en est pas de même pour l'angoisse. L'angoisse peut surgir d'une accumulation d'inquiétudes, d'un seul obstacle difficile à franchir tout comme de facteurs irrationnels, voir cliniques, particulièrement résistant à l'argumentation. Pour Paul Diel, « *l'angoisse est le contraste entre imagination et réalité* »² : l'angoisse s'entretient de l'imaginaire.

Il y a donc une part d'imaginaire, voire même de créativité, qui entre dans la perception du risque. Le tourisme porte de façon naturelle l'empreinte de la distance, du franchissement des frontières géographiques, sociales et temporelles. Hors des espaces du quotidien, l'activité touristique apporte une part d'inconnu qui en fait aussi l'intérêt. L'imaginaire si propice à l'anticipation du plaisir peut se métamorphoser en une inquiétude légitime tout comme en une angoisse incontrôlable : il est assez curieusement plus aisé de craindre un accident d'avion que de voiture alors qu'en toute objectivité, on peut penser qu'il est plus dangereux de se

² Paul Diel, « La peur et l'angoisse », Payot, 1985

rendre en voiture à l'aéroport que de voler. Je me souviens parfaitement avoir été confronté dans un aéroport parisien à un flux de voyageurs venus d'Asie à l'époque où l'actualité était focalisée sur l'épidémie de SRAS. A contre courant du flux, je me trouvais alors acteur de ma propre peur exacerbée. Au lieu de continuer ma route au milieu des voyageurs, j'ai décidé de m'en éloigner et de faire un détour conséquent pour atteindre ma destination. Pourtant, si on évalue la situation, cette décision était déraisonnable. Le risque de contamination, pour un temps de promiscuité aussi faible de voyageurs dont rien ne pouvait laisser prévoir qu'ils étaient infectés, était dérisoire. L'imaginaire et la peur sont donc à l'origine de cette décision qui me paraît ridicule aujourd'hui.

Le risque

L'inquiétude, la peur et l'angoisse ne peuvent exister que face au risque. Lorsque les sociologues nous expliquent que nous sommes dans une société du risque, il est rarement fait état du risque individualisé. Les risques décrits sont sociaux, économiques, industriels et écologiques. Il est à noter que ces risques s'inscrivent dans la durée, couvrent l'ensemble du champ social, dépassent les frontières : ce sont pour l'essentiel des risques « globalisés » ou considérés comme tel. Dans la société de la peur, combattre les risques consomme environ 20 à 30% des ressources d'un pays comme la France. Mais si tant d'efforts sont consenties pour contingenter les risques, peut-on accepter que des individus prennent des risques dans leurs activités touristiques ? La maxime doctrinaire « le risque zéro n'existe pas » porte en soi le germe du combat du risque à tout prix et la menace d'une société qui refuse le risque. A cela, nous pouvons explorer les mots de Simone Weil dans « L'Enracinement »³ : « *Le risque est un besoin essentiel de l'âme. L'absence de risque suscite une espèce d'ennui qui paralyse autrement que la peur, mais presque autant. (...) Le risque est un danger qui provoque une réaction réfléchie ; c'est-à-dire qu'il ne dépasse pas les ressources de l'âme au point de l'écraser sous la peur. Dans certains cas, il enferme une part de jeu ; dans d'autres cas, quand une obligation précise pousse l'homme à y faire face, il constitue le plus haut stimulant possible.*

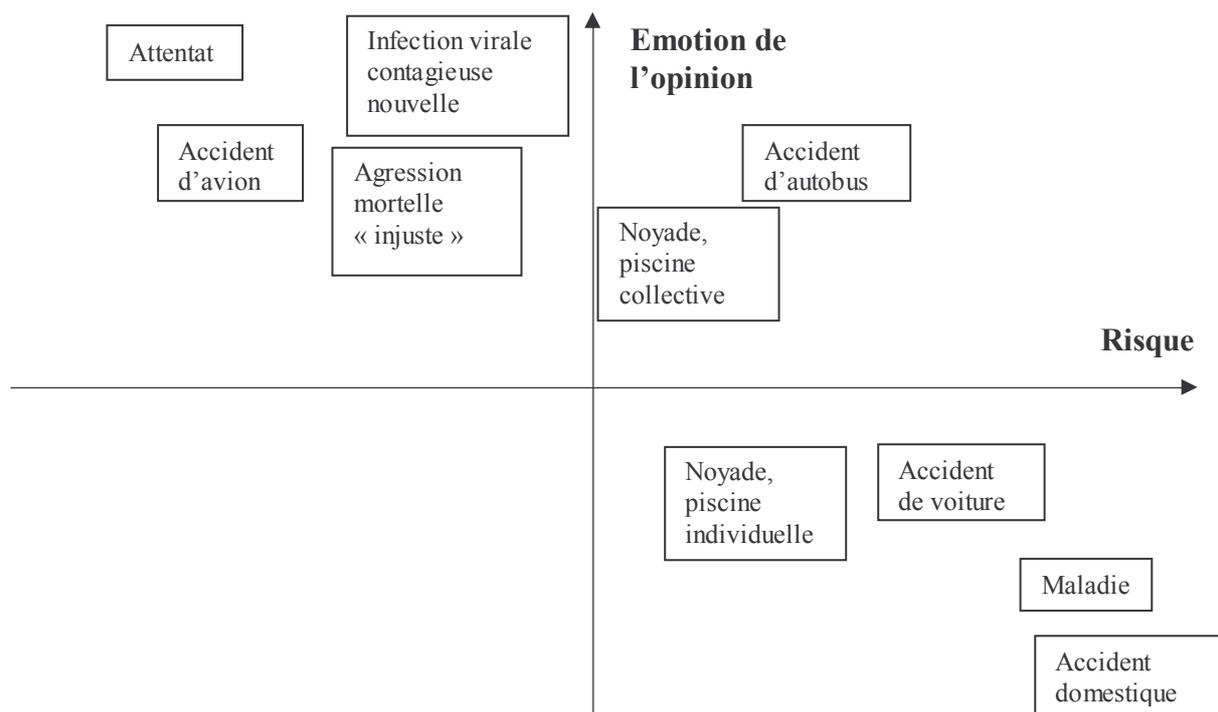
La protection des hommes contre la peur et la terreur n'implique pas la suppression du risque ; elle implique au contraire la présence permanente d'une certaine quantité de risque dans tous les aspects de la vie sociale ; car l'absence de risque affaiblit le courage au point de laisser l'âme, le cas échéant, sans la moindre protection intérieure contre la peur. Il faut seulement que le risque se présente dans des conditions telles qu'il ne se transforme pas en sentiment de fatalité. ». Dans les faits, il nous faut différencier le risque consenti et acceptable du risque involontaire et inacceptable. Les risques acceptables se veulent évalués, maîtrisés, y compris par les individus. Entre dans sa sphère le risque familial, le risque « juste » et le risque utile.

Risques acceptables	Risques inacceptables
Familier (voiture, domestique, travail, etc.)	Non familial (SRAS, etc.)
Utile (déplacement, production, loisirs, etc.)	Inutile (Activités de loisir à risque, etc.)
Juste (opération médicale, sauvetage, etc.)	Injuste (attentats, risques qui touchent à des populations fragiles, aux enfants, destinés à faire des bénéfices financiers, etc.)

³ Simone Weil, « L'Enracinement - Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain », Gallimard, 1962

Le risque peut être accepté en raison des bénéfices que l'on peut attendre de lui. Se rendre à l'aéroport, prendre un avion, partir pour une destination inconnue, voire potentiellement dangereuse peuvent être des prises de risques parfaitement volontaires et acceptables. Il existe par ailleurs une cosmétique de la peur dans le tourisme et les loisirs. Cette peur créée artificiellement dans des manèges à sensation des parcs de loisirs peut revêtir des formes plus excitantes avec des activités comme le parapente, jusqu'à quitter le superficiel pour atteindre le plaisir recherché du véritable risque, du dépassement de soi et de la peur. Mais cette liberté de prendre des risques, y compris exclusivement pour soi-même, tend à se restreindre. La société du « risque presque zéro » voudrait nous réduire à l'esclavage du tout sécuritaire, allant même à proposer dans certains pays européens à faire payer les secours lorsqu'un accident est considéré comme une prise de risque volontaire. Pire, lors d'accidents, les médias nous serinent à volonté un discours qui tend à nous interdire toute prise de risque. On parle facilement « d'irresponsabilité », « d'inconséquence ». Il n'en reste pas moins que les médias sont un miroir de notre société et notre société un miroir des médias. L'effet de résonance qui en découle produit un larsen suffisamment bruyant pour rendre inaudible toute idée contraire à la pensée commune, entre autres, l'acceptabilité du risque qui devrait être un espace individuel, voir collectif de liberté. Le refus social du risque acceptable, lorsqu'il se situe hors des usages, contraint à la normalisation et à l'appauvrissement du champ d'action des touristes et des acteurs du tourisme.

Dans le même temps, avec les moyens de communication actuels et la conscience planétaire, les événements lointains se rapprochent de plus en plus de nous. Cette nouvelle donne, modification de l'échelle, est à l'origine de peurs plus ou moins rationnelles, voir d'angoisses, et réserve aussi d'autres surprises. Le déchaînement de violence médiatique agit de plusieurs façons sur la perception du risque. La première est de rendre virtuel le risque réel : il y a ici une perte partielle de conscience du risque, donc l'absence de confrontation et de reconnaissance des véritables risques auxquels nous devrions faire face. Cette virtualité du risque réel se fait au profit de risques mineurs ou lointains capables de cristalliser des émotions très fortes. Or, on ne peut agir sur ces risques perçus comme une réalité à laquelle nous serions confrontés, ce qui génère des inquiétudes, des peurs et des angoisses sur lesquels aucune action individuelle n'est possible. Et rappelons-le, le moteur de l'angoisse est l'imaginaire. C'est sur ce terreau du risque virtuel perçu comme réel que les politiques sécuritaires s'installent. Nous sommes dans une société de la peur dans laquelle le risque est omniprésent, dans l'exégèse politique, fréquemment caché sous le sceau du secret (nuage radioactif de Tchernobyl, sang contaminé,...), source de suspicion (« on » nous ment) et moyen de contrôle des populations. En fabricant une société angoissée, il est possible de contrôler son imaginaire pour la détourner de la réalité. Parce que les activités touristiques sont par définition hors du champ du quotidien, le secteur du tourisme et des loisirs est directement confronté à cette stratégie de la peur. La peur se trouve catalysée dès que l'on parle de destinations lointaines pour lesquelles l'imaginaire collectif agit. Dans ce cadre, tenter de minimiser ou d'expliquer les risques provoque l'effet inverse de celui escompté car c'est le mettre en évidence. Comme il est impossible de communiquer – sauf en situation de crise – sur le sujet du risque, la tendance tout à fait naturelle est de rester sur le registre du plaisir. Agir sur la perception du risque demande d'utiliser d'autres leviers. La peur et le risque ne peuvent et ne devront être que des sujets d'inquiétude à maîtriser pour les acteurs du tourisme : nous n'attendons que du plaisir, rien de plus et surtout rien de moins. C'est ici que la carte dessine une fracture entre risques et loisirs : il est intolérable, voir indécent de mourir pendant les vacances.



Moins un risque est quotidien, plus un incident lié à ce risque provoquera une émotion forte dans l'opinion. De même, l'âge, l'origine et le nombre de victimes agissent sur l'émotion.

Stress des organisations, risques et situation de crise

En situation de crise, l'organisation est souvent débordée, c'est-à-dire que son terrain de jeux se trouve étendu à la périphérie, parfois même lointaine, de son domaine d'activité. Une situation de crise impose à une structure de puiser dans ses ressources internes et d'étendre ses compétences externes. La situation de crise, par exemple, la mort d'un enfant happé par le mécanisme d'un tapis roulant à la station du Val-Cenis en février 2004, provoque un stress émotionnel sur l'organisation, ouvre le champ judiciaire, explore le terrain technique, pose la question des responsabilités. La presse et à travers elle l'opinion publique attends des réponses rapides et simples à des questions parfois complexes où l'émotion joue un rôle prépondérant. La mort « non naturelle », c'est-à-dire, une fois de plus hors des lieux communs du décès (accident domestique, de voiture, etc.) d'un enfant est inadmissible pour le corpus social. Ce type de décès nous renvoie à nos propres peurs et angoisses, elle demande des réponses nécessaires au travail de deuil. Et comme aucune réponse ne peut satisfaire à l'angoisse soulevée par un tel drame, la structure en cause se trouve dans une situation qu'elle ne peut ni fuir, ni véritablement faire face sur l'instant. L'organisation se trouve alors en situation de stress exacerbé par l'angoisse des individus en son sein. C'est alors que la société civile (la méta structure) prend le relais, voir le dessus de la structure directement confrontée à la crise : police, avocats, journalistes, experts, associations, politique... La structure est sommée de fournir des réponses de tout ordre, réponses qui auront des conséquences pour l'avenir, non seulement de la structure, mais surtout des individus qui la compose. Parce que ces risques de crise sont simultanément sociaux, collectifs et individuels, ils sont contingentés par l'organisation et la méta structure qui mettent en place des formations, normes, accréditations et systèmes de sécurité. Parce qu'ils font partis des risques théoriquement maîtrisables, ils sont perçus comme maîtrisés par un public peu informé d'une réalité ou les

défaillances sont fréquentes. Notre quotidien nous enseigne pourtant que la perfection, y compris en matière de sécurité, n'existe pas. Ce que nous savons pour les risques habituels nous le refusons pour d'autres risques. Les accidents liés à des risques perçus comme maîtrisés sont inacceptables pour l'opinion publique.

Le risque et la peur de l'échec

Pour Nicole Aubert « *Nous sommes passés d'une période où nous étions soumis au temps à une période où nous ne cessons de violenter le temps pour en tirer le maximum de profit et de plaisir* »⁴. A ces propos, il faut ajouter « d'angoisses et de peurs », celle de vieillir, de ne pas profiter de la vie. Dans l'univers du tourisme l'individu confronté à l'urgence du plaisir est une opportunité autant qu'un risque. L'activité touristique est une occasion de « *tirer le maximum de profit et de plaisir* ». Mais, devenus intolérables, un retard, une désorganisation, un incident mineur, une météo mauvaise, sont aujourd'hui considérés comme des risques à part entière, une perte du « capital temps » face à l'exigence du « tout et tout de suite » fortement utilisés dans les promesses publicitaires touristiques. La distance entre le plaisir inspiré par les vacances et son ombre noir laisse surgir fatalement une faille visible, insoluble et vivace dans nos esprits.

Le temps semble linéaire tout en étant de plus en plus fractionné. Soumis aux résultats trimestriels des sociétés, aux étapes, aux projets, à des vies familiales de plus en plus complexes et à de multiples activités, nous sommes devenus maîtres et esclaves d'un temps cristallin aux multiples facettes.

Cependant dans sa volonté de dominer le temps, dans son désir de vivre pleinement, l'individu hypermoderne est l'objet d'une angoisse structurelle et profonde : « *celle de mourir sans avoir fait quelque chose de sa vie. (...) Le vide, c'est la mort.* »⁵. En soi, l'hyperactivité est structurant et rassurant. Elle permet de vaincre le temps en démystifiant le temps linéaire – celui que l'on mesure – pour le remplacer par le temps perçu, un temps dans lequel l'individu doit pouvoir vivre plusieurs vies, parfois même simultanément. Nous pouvons prendre pour exemple le vieillissement devenu inacceptable tout comme les signes de la frontière qui nous sépare de la vie à la mort. Modifié par les moyens actuels de communication, le temps est une donnée de plus en plus subjective et individualisée. Face au risque de vacuité, de nouvelles peurs apparaissent alors pour lesquelles le tourisme et les loisirs jouent un rôle modérateur essentiel : permettre à l'individu de s'accomplir, autant que de se distraire. Le risque est de ne pas profiter de l'instant, d'être soumis aux caprices du temps, d'échouer ! Cette nouvelle stratégie de l'immédiat et de la jouissance se subordonne à la quête de performance. Car l'individu hypermoderne, dans ses loisirs, comme dans son travail est à la recherche du résultat. Pour cela, il se crée des contraintes nouvelles, des objectifs plus ou moins faciles à atteindre et par conséquent le risque d'échouer. La pression sociale s'exerce également dans ce sens, poussant même certains à mentir plutôt qu'avouer ne pas avoir réussi ses vacances, d'avoir eu du mauvais temps. Je me souviens d'un cas extrême, d'une famille luxembourgeoise, qui s'était enfermée pendant plusieurs semaines dans leur cave plutôt que d'avoir à avouer ne pas partir en vacances... victimes des nouvelles peurs de l'individu en quête de performance. Nous pouvons rire de cet exemple, tout comme nous en inquiéter car il est dans le sens de l'histoire.

⁴ Nicole Aubert « Que sommes-nous devenus ? », Sciences Humaines n°154, pages 36-41

⁵ Nicole Aubert, Christophe Roux-Dufort, « Le culte de l'urgence - La société malade du temps », Flammarion, 2003.